

## **En marge de la journée « Praxis des entretiens préliminaires »**

### **Rencontre avec Moustapha Safouan**

*L'entretien avec Moustapha Safouan que nous reproduisons ci-dessous<sup>1</sup>, a eu lieu le 28 février 2014, à Paris, suite à la parution de son livre La psychanalyse. Science, Thérapie – et Cause<sup>2</sup>.*

**Jean-Richard Freymann :** Commençons par une question de Marcel Ritter qui reprend l'affirmation du satiriste viennois Karl Kraus : « La psychanalyse est cette maladie à laquelle elle prétend remédier. » C'est une formule que vous reconnaissez et qui n'est pas sans avoir une part de vérité. Vous en avez pour preuve le fait que le nombre de ceux qui viennent voir un analyste pour se libérer de l'analyse, et non pas pour l'analyse, ne fait que croître. De quoi s'agit-il dans ces cas ?

**Moustapha Safouan :** Je n'ai pas dit « ne fait que croître ». Je vois plus de gens de ce style que de l'autre. Je parle d'une expérience personnelle, je ne dis pas en général que le nombre croît.

**J.-R. F. :** En fait, la question de Marcel Ritter est la suivante : « De quoi s'agit-il dans ces cas précis ? D'une fixation de la névrose de transfert conduisant à une analyse sans fin ? En quels termes s'énoncent ces demandes ? Que viennent-elles dire de la pratique actuelle de la psychanalyse, comment y répondre ? Par la proposition d'une reprise de l'analyse dans le but de mobiliser la fixation, ou de mettre en place des entretiens, en quelque sorte post-analytiques, dans l'idée qu'ils pourraient être préliminaires à une éventuelle reprise de l'analyse. Et sur quoi mettre l'accent dans ces cas ? Au fond, Marcel Ritter pose, à mon avis, la question des analyses interminables d'une part, et d'autre part celle des reprises de

---

<sup>1</sup> L'entretien a été enregistré et filmé. Jean-Richard Freymann et Khadija Nizari-Biringer ont posé les questions, Martine Biehler était à la technique. Ce texte a fait l'objet d'une parution dans *Analuein* n°22, *Journal de la FEDEPSY*, Strasbourg, juin 2014.

<sup>2</sup> Moustapha Safouan, *La psychanalyse. Science, Thérapie – et Cause*, Paris, éd. Thierry Marchaisse, 2013.

l'analyse, ou des tranches dont nous avons beaucoup parlé. Freud disait, par exemple, après x années, il convient de retourner sur le divan. S'agit-il par exemple de gens qui, si je puis dire, ne sortent pas de la psychanalyse et qui rejouent les mêmes butées ?

**M. S. :** Pour être bref, je ne dis pas que Karl Kraus a raison, pas du tout. Mais je ne dis pas non plus que ce qu'il dit est tout à fait faux. Mais il y a une part de vérité qui est déjà là. Cette part de vérité est dans l'idée même de transfert, parce qu'on peut parler avec un transfert d'amour, mais un transfert de maladie du même coup. Mais la maladie, on peut y rester, c'est-à-dire la raison principale c'est l'amour de transfert. Et si vous voulez être à même de savoir ce qui retourne de cette analyse de transfert, il faut une analyse préparatoire ou didactique. Nous reviendrons là-dessus. Mais en tout cas, il faut que l'analyste ait pris ses distances avec l'idée même qu'il représente quelque chose, ou que l'amour dépend de je ne sais quelle qualité, ou que le désir est fait pour le plus méritant. De tout cela, il faut savoir se débarrasser. Ce n'est pas une tâche facile. Donc la réponse à cette question : « pourquoi il y a ces analyses ? », ces analyses sont là à cause de l'adhérence du sujet à son fantasme. Il faut dire que le fantasme est quelque chose qui est rebelle à la parole. Ce n'est pas pour rien qu'elle se confine dans le meilleur des cas, dans le mi-dire. Ensuite, il y a l'erreur grave qui consiste à identifier la personne avec son fantasme, sans attendre de savoir quelles sont les circonstances qui ont fait que ce fantasme a été fomenté, et à la lumière de ces circonstances il devient une pensée qui aurait pu venir à la tête de n'importe quelle personne dans cette situation. Donc il y a une différence entre identifier les choses avec son fantasme, et lui dire, à la personne, qu'à sa place j'aurais pensé ceci ou cela.

Donc le caractère de l'interminable est dû soit aux résistances, soit au fait que l'analyste s'y prend d'une façon qui n'aide pas beaucoup. Parce que après tout, le fantasme c'est quelque chose qui empoisonne le désir. Donc, c'est soit une question de jouissance à maintenir ce fantasme de côté, soit ce sont les résistances, soit une incapacité de s'y prendre correctement. Soit encore le contre-transfert proprement dit : que l'analyste et le sujet partagent le même fantasme, c'est-à-dire que l'analyste réponde à une position moïque par une autre position, mais toujours moïque. Ainsi, la condition première pour éviter le danger de l'analyse interminable, c'est que l'analyste soit lavé de son moi, c'est-à-dire de l'infatuation, comme dirait l'autre, il faut qu'il soit nettoyé de la jouissance.

**J.-R. F. :** Donc pour beaucoup, ce genre de positionnement serait en rapport avec, au fond, certaines positions subjectives de l'analyste lui-même.

**M. S. :** Dans certains cas, comme je l'ai dit, les choses sont multiples : soit trop de jouissance, donc trop de résistance, soit erreur dans la façon de s'y prendre avec le fantasme, soit surdité qui vient de la prévalence moïque.

**J.-R. F. :** Qui peut être du côté de l'analyste ?

**M. S. :** Oui, c'est le contre-transfert.

**J.-R. F. :** Pouvons-nous reprendre les questions autour de l'utilisation du terme d'analyse didactique qui traverse votre livre afin de montrer ce qui se passait chez Freud ou plutôt chez les dissidents de Freud et ce qu'il y a eu chez Lacan par rapport à cette question de l'analyse didactique ? Est-ce qu'on pourrait prendre ces questions qui ont émergé et qui m'ont beaucoup étonné parce que ce sont des choses qui n'apparaissaient pas du tout évidentes ?

**Khadija Nizari-Biringer :** Oui, commençons par la distinction ou la différence entre la psychanalyse thérapeutique et la psychanalyse didactique. Je pose, par exemple, ces questions : quelle est la visée de la psychanalyse thérapeutique et celle de la psychanalyse didactique ? La question du désir peut-elle être posée de la même manière dans les deux pratiques ? Qu'en est-il du transfert ? Comment peut-on penser ces concepts ?

**M. S. :** Je suis de l'avis de Sandor Ferenczi, à savoir qu'il n'y a aucune différence. Il n'y a qu'une analyse. Mais ce n'est pas l'analyse pure comme le dit Lacan, qui est l'analyse comme pratique avec n'importe qui, qui la demande. Du moment que quelqu'un demande une analyse, c'est qu'on a affaire à ses symptômes. Tout le reste – didactique, pas didactique – ce sont des alibis. Je n'ai jamais vu autant de névrosés bien assis que ceux qui demandent la didactique. Cela pour commencer, mais quelle était la suite de la question ?

**K. N.-B. :** La question de la visée par exemple ?

**M. S. :** Oui, pour ce qui est de la différence, il y a la question du désir, mais il faut l'entendre de deux façons : une façon, selon laquelle l'analyse conduit à l'analyse achevée, pour reprendre un terme de Ferenczi, ce serait une analyse qui met un terme à la répétition.

C'est le seul critère auquel on mesure l'efficacité de l'analyse. Autrement dit, l'analyse a une vertu prophylactique, ce à quoi Freud ne croit pas du tout. C'est pourquoi il conseille à l'analyste de « refaire une tranche » tous les cinq ans. La question du désir est venue à Lacan à un moment où il voulait une transmission scientifique de la psychanalyse, et toujours dans le souci d'avoir des analystes sûrs, c'est-à-dire qui ne dévient pas. Normalement on s'attend à ce que l'analyse mène à la découverte d'un désir. Mais un désir inconscient qui serait un désir professionnel, c'est dingue ; l'idée était déjà folle. On pouvait trouver des raisons pour ce désir, on découvre des raisons d'un tel désir. Mais même cela s'est avéré trop ambitieux, parce que s'il y a des raisons de cet ordre, ce sera de l'ordre non pas d'une recherche qui se veut disciplinaire, scientifique ou comme on voudra, mais de l'ordre d'une confiance. C'est de l'ordre non pas d'un savoir, mais de la vérité pour reprendre la division courante. Mais il faut quand même, et c'est ça le but, que le désir de l'analyste réponde à des conditions qui lui permettent de travailler sans que son désir à lui n'interfère dans le travail. Donc, il y a là des conditions libidinales : il ne peut pas être trop narcissique ou garder tout le poids de son narcissisme et travailler avec ça. Ainsi les conditions qui répondent à cette exigence d'une libido pour ainsi dire nettoyée de la composante narcissique, phallo-narcissique surtout, autant que possible, résident dans des critères qui indiquent par exemple ce qu'on appelle l'assomption de la castration symbolique, l'assomption de la mort, de la menace de la castration. Et il y a surtout, si on veut aller plus loin, l'assomption de la division du sujet, c'est-à-dire toucher du doigt la réalité de l'inconscient ; c'est ce qui s'appelle la division du sujet. Il y a aussi, surtout et avant tout, la chute du sujet supposé savoir. Voilà des critères qui indiquent que l'individu est en position telle que son désir ne risque pas de mouiller le divan, si je puis dire.

**J.-R. F.** : Mais vous qui avez justement connu cette question des didactiques – si je me rappelle bien, quand vous êtes venu à Strasbourg, au départ vous êtes venu pour faire des didactiques. On vous a désigné comme tel : didacticien. Mais la question que je voudrais poser au niveau de cette forme de demande est la suivante : est-ce que cela change beaucoup que ce soit presque imposé ? Ou bien le fait de commencer par des entretiens préliminaires permet-il de décider que je vais prendre en analyse telle ou telle personne sur tel et tel critère ? Voilà une question importante : est-ce que les préliminaires font partie de la psychanalyse elle-même déjà, comme le proposait Freud dans le début du traitement, ou alors ont-ils une fonction particulière dans l'analyse elle-même ?

**M. S. :** Ce sont des questions qui ne concernent pas le livre mais qui se posent à propos de la lecture du livre. Ce qui était dans ma tête en écrivant ce livre, ce n'est pas de raconter mon expérience. Mais pour revenir sur ce point précis, qui était la façon dont je me suis trouvé parachuté à Strasbourg comme didacticien, ce n'était pas quelque chose de particulier à la tâche que l'on m'a donnée, c'était une règle générale. Autrement dit, quand il y avait quelqu'un qui voulait une didactique, il n'allait pas chez un analyste pour avoir des entretiens. Il s'adressait d'abord à un comité d'enseignement, et c'est le comité d'enseignement qui donnait une réponse positive à la demande des uns et négatives à la demande des autres. Le cas particulier de Strasbourg, c'était qu'il y avait cinq ou six candidats qui avaient déjà reçu une réponse positive de la part de la commission d'enseignement de la Société Française. De ce fait, on référerait les gens qui ont été autorisés non pas par le didacticien ou à la suite d'un entretien préliminaire avec lui, mais par le comité d'enseignement. La question de l'entretien préliminaire en réponse à l'analyse didactique ne se posait pas. Pour continuer l'histoire, pourquoi moi à Strasbourg ? Le fait est qu'il y avait cinq, peut-être même six jeunes gens qui travaillaient à la clinique présidée par Théophile Kammerer et Lucien Israël, et qui ne trouvaient pas de didacticien mais qui voulaient être membres de la Société Française. C'est le groupe de contrôle de l'IPA qui a dit à la Société Française : si vous voulez prendre la responsabilité de la formation de ces gens à Strasbourg, ne les faites pas venir (aller/retour) à Paris. Si vous avez un didacticien pour eux, qu'il y aille, lui. À ce moment-là, il était question de la demande d'affiliation de la SFP à l'IPA et pratiquement tous les membres de la troïka qui étaient devenus des titulaires, étaient archi-pleins, sans parler de Lacan et de Daniel Lagache et de Françoise Dolto. Moi-même je venais de rentrer d'Égypte. Je n'avais pas développé une clientèle nourrie, et j'étais didacticien mais sans avoir commencé. Ce qui fait qu'il n'y avait que moi et cela arrangeait très bien les Strasbourgeois, parce que cela a évité la question de choisir un juif ou un chrétien. J'étais en dehors : ni protestant ni catholique ni juif. C'est ce que en tous cas m'a dit humoristiquement Théophile Kammerer.

**J.-R. F. :** Donc c'est la modalité qui existait à l'IPA ?

**M. S. :** Oui, et qui existe toujours.

**J.-R. F. :** En effet. À votre avis, sur un plan théorique, qu'est-ce que cela a comme conséquence ? Est ce que ça a des conséquences sur la cure elle-même ? Qu'est-ce que ça

peut avoir comme effet que ce soit un comité qui décide ? Parce que c'est une vraie question institutionnelle.

**M. S. :** Ça peut avoir comme effet que le candidat prenne la chose complètement à la rigolade : c'est un rite qu'il doit subir. Il va s'y prêter de bonne grâce puisqu'il le faut et aucune analyse ne se fait. Mais il ne faut pas croire non plus que c'est ce qui arrive toujours. Il y a des gens qui font le travail d'un analysant, c'est-à-dire qui s'engagent sur ce chemin de la significativité. J'aurais pu dire sur le chemin de cette rhétorique propre à l'inconscient, c'est-à-dire à ses processus primaires. Ils se livrent à une expérience comme un autre autre que l'autre avec lequel on fait des affaires de demande et de contre-demande, une autre altérité ; ça existe aussi. Mais dans ce cas-là, ça devient une analyse tout simplement, c'est une analyse de symptômes.

**J.-R. F. :** Mais ça c'est important, vous en parlez dans votre livre. Quand on prend le mode institutionnel tel qu'il a existé à l'Internationale de psychanalyse, on voit des modalités qu'a fait apparaître Lacan. Là il y a eu une coupure radicale qui n'est pas seulement institutionnelle, qui a posé la question de la psychanalyse autrement.

**M. S. :** Je crois que ce qu'a fait Lacan a eu des effets au niveau de ce qui se passe du côté de l'IPA, en ce sens que les sociétés affiliées à l'IPA maintenant jouissent de beaucoup plus d'indépendance qu'autrefois, et ce qui fait que par exemple une règle à laquelle je viens de faire allusion, exige de s'adresser d'abord à la commission d'enseignement. Je crois qu'il y a des associations qui sont revenues là-dessus, c'est-à-dire qui demandent simplement que l'analysant ou le candidat choisisse quelqu'un qui est sur la liste, quelqu'un qui est didacticien, mais sans s'adresser à la commission d'enseignement. Donc il y a eu un peu de libération quant à cette contrainte depuis le travail de Lacan.

**J.-R. F. :** On touche là à la question des préliminaires, ou du début du traitement. Mais du coup on se demande aussi quels étaient les critères de la fin de l'analyse à l'IPA. À quel moment pouvait-on dire que l'analyse didactique était terminée ?

**M. S. :** Si vous revenez au moment où j'étais membre de l'Internationale, les critères étaient tracés par l'égopsychologie, la psychologie du moi, c'est-à-dire l'adaptation à la réalité, puisque le fantasme a été considéré comme une faiblesse qui cède au principe de

plaisir, au mépris du principe de réalité. On se demande : qu'est-ce que c'est que cette réalité qui serait privée de tout plaisir, s'ils sont si opposés que ça ? L'idéal, c'était donc l'adaptation à la réalité. L'analyse visait à renforcer le moi pour qu'il puisse assumer sa fonction de réalité. Le couronnement de cette assomption de la réalité était l'identification avec le moi de l'analyste. C'était ça le critère qui était tellement révoltant pour certains que vous pouvez imaginer l'ouverture que ça représentait contre le courant lacanien.

**J.-R. F. :** Identification à l'analyste qui pourrait prendre plusieurs formes, cela peut être une identification au surmoi de l'analyste, au moi de l'analyste, ça peut être des tas de choses. Mais là, il y avait véritablement un effet de rupture dans cette conception des choses que vous développez dans nombre de vos livres.

**M. S. :** Je dis deux choses. Cette représentation des choses telle que constatée à l'intérieur de l'Internationale, dans les années 1940-50, mais c'était déjà une rigolade par rapport aux vrais psychanalystes. Pour Ferenczi par exemple, la fin de l'analyse n'était pas du tout ça. Selon lui, et là il prenait le contrepied de Freud, il estimait que l'analyse d'une femme ne peut être considérée terminée que si elle abandonne toutes ses revendications viriles, voire la virilité, c'est-à-dire qu'elle cède son *penisneid*. Et pour un homme, la fin de l'analyse, c'est quand il arrive à une position d'égalité de droit avec l'analyste. Je crois qu'il se trompait dans les deux cas. C'est une autre affaire. Mais pour Freud, il croyait que cette fin n'est pas possible chez la femme, parce que quand on l'invite à accepter son manque, c'est comme si on pissait dans un violon, ça n'a aucun effet. La même chose pour l'homme, quand on voulait qu'il accepte la guérison comme effet de l'interprétation reçue de l'analyste, ça n'obtient aucun résultat. Donc pour la question de la fin, Ferenczi la voyait dans l'abandon du complexe masculin chez la femme et dans l'assomption de son sexe à lui, chez l'homme. Freud, de son côté, ne croyait pas à cette possibilité, il voyait là un roc sur lequel la psychanalyse se casse, se brise.

**J.-R. F. :** Freud a écrit son texte « Analyse finie et analyse infinie » dans les années 1937-38 ; ses élèves ont fait part des fins d'analyse bien avant lui. Ferenczi a commencé très tôt à poser cette question.

**M. S. :** Oui, mais c'était pour dire que la question de la fin d'analyse se posait d'une façon qui n'est pas toujours si rigolote que ça, ou stupide comme dans l'IPA des années

1950-60. Parce qu'il y avait des analystes authentiques qui avaient d'autres vues de la fin que le simple devenir normal.

**J.-R. F. :** Lacan était didacticien, n'oublions pas ce détail. Comment parlait-il dans ces années-là de la fin d'analyse ? N'oublions pas non plus tout ce qu'il a mis en place concernant l'École freudienne, l'histoire de la passe. Il a eu également des problèmes avec la commission, etc. Mais lui-même, quelle était sa position au niveau des premiers séminaires qu'il faisait ? Parlait-il de ces problèmes de fin d'analyse ?

**M. S. :** Non. On a raconté, je ne sais pas si c'est vrai, qu'il a reçu une demande d'analyse de Diatkine père et qu'après quatre ans d'analyse, il lui a dit : « Mon cher Diatkine, vous avez été ma première didactique, je dois vous avouer que je l'ai échouée. »

**J.-R. F. :** Sympa !

**M. S. :** Celui qui m'a raconté cette histoire, est un ami de Diatkine. Il était tellement indigné qu'il m'a dit : « Vous allez avec ce fou, imaginez-vous qu'il a eu la cruauté, après quatre ans ! » Lacan a fait des didactiques comme ça, il a été entraîné par ses collègues, parce que tout le monde était quand même collègues à ce moment-là. À cette époque-là, les années 1949-50, je mettais les pieds dans la société. D'ailleurs, même la Revue de psychanalyse, on n'en parlait pas beaucoup. Mais il y avait la tendance qui était toujours dans la direction, dans le discours, peut-être même le peu de ce qui était publié, une tendance toujours vers une adaptation à la réalité. Lacan parlait plutôt de l'assomption de la mort, assomption de la réalité mortelle, de l'être pour la mort. C'était l'époque où il était en somme heideggerien !

**J.-R. F. :** C'est là où il avait commencé le séminaire sur L'Éthique.

**M. S. :** L'Éthique de la psychanalyse c'est beaucoup plus tard ; il s'était déjà dégagé de Heidegger.

**J.-R. F. :** Lacan a introduit cette affaire de la passe. Quel était l'accueil effectif de sa Proposition d'octobre ? Quel effet cela a-t-il eu ?

**M. S. :** Mais c'est ce que je décris en long et en large dans le livre.

**J.-R. F. :** Mais comment lui, a-t-il réagi par exemple aux positions de François Perrier et d'autres qui travaillaient avec lui depuis longtemps ? Je veux dire : est-ce que Lacan a repris les choses concernant ces autres conceptions ou jamais ? Est-ce que ça s'est terminé après avec François Perrier ?

**M. S. :** Oui, ils ont constitué un Quatrième Groupe.

**J.-R. F. :** Et lui, il n'en a plus jamais parlé après de ce qui s'est passé ?

**M.S :** Non.

**J.-R. F. :** Pourrions-nous parler de l'expérience de la passe ? Personnellement, j'ai trouvé que dans ce livre, vous avez quand même pas mal évolué par rapport à ce que vous disiez au moment de la Convention psychanalytique puisque là on avait mis en place une procédure de la passe. Est-ce que vous pourriez dire un peu ce qui a motivé votre évolution dans le rapport à la passe ? Parce que vous n'aviez plus l'air convaincu par la procédure elle-même.

**M. S. :** Ce qui a modifié ma position, c'est que l'expérience de la passe, ainsi qu'on l'a présentée comme une expérience qui mène à l'éclaircissement de ce pourquoi quelqu'un choisit de pratiquer ou de faire de l'analyse une profession. Cela paraissait défendable puisque, effectivement, on peut dire qu'un chimiste est un métier qui n'appelle pas du tout la question : pourquoi tu veux être un chimiste ? Tandis qu'un analyste, son désir est dans le coup, est-ce qu'il a le désir d'être analyste ou non ? Donc la question ou l'idée se défend apparemment, elle est présentée avec un luxe de distinction entre l'analyse pure et l'analyse didactique ; chose à laquelle quelqu'un comme Jean Clavreul n'a jamais cru, et à juste titre. Mais n'empêche que c'était une nouveauté... Il y avait une procédure qu'on n'a pas constatée dans les analyses. On va faire une expérience et ça appelle une autre écoute, qui est l'écoute qui passe par les passeurs. Donc il y avait là une expérience qui allait nous dire si c'est vrai que l'analyse mène à un désir d'analyste ou non. Le résultat est que ça se répétait sur tous les fronts sur lesquels on a essayé de reprendre cette expérience, puisque vous me faites parler de la Convention ; il y avait d'autres groupes aussi, et puis surtout, quand Jacques-Alain Miller lui-même a déclaré, après trente ans, que l'expérience était une rigolade, il ne fallait pas insister.

**J.-R. F. :** C'est face à l'expérience donc ?

**M. S. :** Mais oui, c'était une expérience pour savoir si la réponse est « oui » ou « non ». D'ailleurs Lacan avait déjà conclu que c'était non. Dans le congrès sur « La transmission », il a dit que cette idée, il l'a faite à une époque où il croyait que la psychanalyse était transmissible. Mais elle ne l'est pas. Alors on a continué après lui malgré ses conclusions. Il a conclu à l'échec mais on a continué quand même.

**J.-R. F. :** Mais est-ce que c'est tout à fait synonyme : le fait que ce soit transmissible ou pas et le fait qu'on puisse repérer quelque chose de l'ordre du désir de l'analyste ?

**M. S. :** Mais oui. Si c'est transmissible, ce n'est que par le biais d'une psychanalyse pure. Cette analyse conduit à l'éclaircissement des raisons pour lesquelles ce sujet veut être analyste. Parce que s'il n'a pas ce désir, l'acte sera une simagrée. On revient à la même chose. Tout cela a l'air de quelque chose qui se soutient. Mais alors pourquoi on ne l'avait jamais constaté jusque-là ? On va faire une expérience qui serait l'expérience qui fait appel à une autre écoute qu'à l'écoute de ce Sujet Supposé Savoir, qui est l'analyste. Mais cette autre expérience avec l'Autre qui serait l'Autre supposé attraper la vérité, si je puis dire, n'a rien donné non plus ; puisque c'est une expérience qui se veut scientifique et qui est mise au service de l'École. C'est comme si on voulait prendre l'éclair et en faire une lampe.

**J.-R. F. :** Je me rappelle maintenant une question qui est présente dans votre livre aussi. Il s'agit de cette affaire de la désignation des passeurs. C'est Jean-Claude Schaetzel qui, à l'époque où on a essayé de monter la Convention, posait cette question : « Est-ce que cette désignation de passeurs n'est pas quelque chose qui, du coup, fait cassure avec l'analyse freudienne ? ». Qu'est-ce que vous pensez de ça dans l'après coup ? Est-ce que cette désignation des passeurs avait des effets importants sur les analyses, sur les cures analytiques elles-mêmes ? Ce n'est pas une question théorique, c'est précisément une question de la pratique de l'analyse.

**M. S. :** Il y a un livre qui a été rédigé par une ancienne passeuse, c'est le livre de Sylvie Sesé-Léger. Il en ressort que ça a certainement des effets. Personnellement, je ne peux pas m'étendre beaucoup sur ce thème parce que je n'ai pas désigné beaucoup de passeurs, une fois peut-être ou deux tout au plus. De toute façon, c'étaient des analyses qui cheminaient

vers la fin, dans ce sens où l'analysant lui-même avait déjà envisagé la sortie. Mais cela a gâché la psychanalyse. L'histoire de la passe a gâché toutes les analyses qui ont été faites à cette époque à l'École.

Les gens ont été beaucoup plus intéressés pour savoir s'ils étaient dans la passe ou non que de faire leur analyse.

**J.-R. F. :** C'est une réponse claire. Alors, que proposer ?

**M. S. :** Je propose que c'est une expérience qui a démontré son échec. Il n'y a qu'à tirer un trait dessus, et puis basta. Lacan lui-même a tiré un trait. Au fond, Lacan a laissé l'École reprendre l'expérience.

Il y a deux sens de ce mot de transmission : il y a une transmission pour laquelle vous ne demandez pas l'avis de celui à qui vous allez transmettre. Quand c'est votre enfant, déjà vous ne l'avez pas consulté avant de le faire venir à la vie. Alors au moins pour le compenser, vous lui laissez quelque chose, ça c'est une transmission au sens strict. C'est la transmission des biens. Tout le reste, c'est des métaphores idiotes dictées par la pulsion parentale, le fantasme parental. Ce qui fait que Lacan, une fois que cette expérience était terminée, mais comme il avait une École, il a laissé, il a transmis, mais c'est une transmission des biens. Ces biens c'étaient les mille personnes qu'il aimait etc. Il les a transmis à son gendre, ou à sa fille, c'est la même chose. C'est pire que Freud. La fin de Lacan sur le plan institutionnel, qu'il voulait révolutionner, était pire que ce que Freud a laissé. C'est net.

**K. N.-B. :** Justement par rapport à cet échec est-ce que c'était une question de désir ?

**M. S. :** Désir de quoi ?

**K. N.-B. :** Est-ce que c'est le désir qui a fait défaut dans ce processus de passe et de transmission ?

**M. S. :** C'était une expérience qui a été faite sur le supposé qu'il y a une réponse à la question : est-ce que la psychanalyse est une thérapie ou non ? Lacan répond que c'est une science, ça se définit par son mode de transmission. Il n'y a pas de physique qui ne soit pas transmissible dans les écoles. Pour la psychanalyse, cela se transmet à travers les didactiques, donc la psychanalyse est la didactique en elle-même, c'est-à-dire indépendamment, sinon de

toute efficacité, mais de toute façon indépendamment de tout souci thérapeutique qui ne serait pas de mise ici. Et puisqu'il s'agit d'un analyste, qu'il soit un homme de sciences, c'est-à-dire quelqu'un qui, comme Freud l'a toujours souhaité, ne fait pas de mauvais tours. Pour que la psychanalyse soit sûre, il faut qu'il y ait un désir d'analyste. Cette analyse scientifique doit conduire à un désir. Seulement, comme c'était une chose dont on n'avait jamais entendu parler, personne n'a jamais dit à la fin de son analyse : « Ah, j'ai découvert pourquoi je voulais être analyste. » Alors on a dit que c'est peut-être le défaut de la situation, peut-être que pour savoir ça, il faut une autre écoute. C'est là-dessus que Lacan a inventé la procédure de la passe comme une procédure qui permet de mettre à l'examen la théorie qu'il a introduite, ce que je viens de dire. Mais l'expérience, et on a beau changer l'écoute, à passer par la transmission – à quoi ça a abouti ? À un échec. C'est pour cela que toute l'idée a été fautive, complètement fautive, il faut oublier cette histoire. Si je veux savoir pourquoi vous avez choisi cela, du moment que je suis analyste je ne le saurai jamais. Mais je peux en savoir quelque chose par hasard, sans recherche scientifique, sans prétention à savoir. Il se peut que vous-même dans une conversation amicale, vous vous disiez : « Mais c'est peut-être ça qui a fait que j'ai accroché à l'analyse. » Mais de ce point de vue, Lacan l'a dit, il peut y avoir trente mille raisons pour être analyste. Mais ces trente mille raisons, on ne les attrape pas dans une opération qui se veut scientifique, qui veut se mettre à l'ordre du savoir. Donc voilà, j'allais dire, franchement, il ne faut pas me casser les pieds avec cette histoire de la passe. C'est une histoire qui ne rime à rien, qui ne répond à rien. Mais du même coup, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de didactique. La didactique est seulement essentielle pour avoir quelqu'un qui est dans un échange, qui appelle une autre altérité où il ne s'agit pas de demande et de contre-demande, mais de ce que c'est le désir, qu'il sache garder le sien comme un « x ». Voilà, c'est tout à fait différent.

**J.-R. F. :** Ce qui se différencie complètement des institutions autour de Freud. Comment faire pour maintenir ce « x » là ? C'est peut-être ça aussi la question institutionnelle, c'est-à-dire d'arriver à mettre en place des lieux où ces questions puissent, au moins, se poser. Parce que la question qui se pose actuellement, il faut quand même le dire, il faut savoir que l'offre de l'analyse est autre chose. L'offre de l'analyse est devenue très rare, par exemple. On parlait des mondes professionnels, que ce soit en psychiatrie, que ce soit en psychologie, dans les milieux intellectuels ; la question de l'analyse institutionnelle dans les lieux institutionnels est très peu présente. Ça ne veut pas dire qu'en dehors, la psychanalyse ne fonctionne pas, ça c'est autre chose. La question qui se pose est la suivante : comment

faire pour que la psychanalyse soit encore présente dans les différents lieux institutionnels ? Là on n'est pas dans la même situation où l'on était il y a encore vingt ans, il y a une évolution très importante. C'est pour ça que la question des préliminaires se pose, c'est-à-dire au fond comment contribuer à mettre en place des lieux où on peut offrir quelque chose du désir du désir. C'est une vraie question pratique. Autrement dit, pour les jeunes générations, la psychanalyse reste très absente du terrain des sciences humaines. On est dans des situations nouvelles. Ma question est : comment, autour de cet « x », comment proposer des lieux pour que l'offre puisse se développer ?

**M. S. :** Quelle offre ?

**J.-R. F. :** C'est-à-dire offrir des lieux où de la parole puisse un minimum s'exprimer. Par exemple vous vous rappelez les contacts, les rapports qui pouvaient exister entre la psychiatrie et la psychanalyse ; à l'heure actuelle, les gens qui sont formés à la psychiatrie ne sont plus du tout formés à une clinique psychanalytique mais entièrement à des évaluations, c'est-à-dire ils apprennent à cocher un certain nombre de choses. Autrement dit, au-delà de la question de la psychanalyse se pose la question d'une offre à la parole.

**M. S. :** Écoutez, de toute façon, la famille est en train de disparaître, et le père lui-même est en train d'être réduit au sperme dans des bocaliers. C'est-à-dire que l'œdipe est en train de disparaître, si on intègre l'œdipe dans la théorie générale du désir comme manque, c'est-à-dire comme castration symbolique. Tout ça est en train de foutre le camp, ce qui fait que le tableau clinique se renouvelle entièrement. Quand je pense au gens avec qui j'ai fait ma formation, des obsessionnels ou des hystériques, ça devient des tableaux de la préhistoire. Quand on parlait de Dora et de l'Homme aux rats, ça avait encore un sens. Maintenant on ne voit que des angoisses, des dépressions et des addictions. Et d'ailleurs, je n'en vois pas beaucoup. Je pense que ce que peut faire la psychanalyse, c'est d'expliquer, de donner, comment dirais-je, la transformation sociale, ses effets sur le social. Qu'est-ce que la différence entre l'Orient méditerranéen et la Grèce ? En Grèce, on a inventé la monnaie ; c'est pour la première fois qu'on a inventé une pièce de métal avec un sceau frappé par l'autorité grâce à laquelle vous et moi pouvons échanger. Ce qui s'appelle une valeur d'échange. C'est un pouvoir auquel on peut faire foi. Les Orientaux sont restés à l'adoration de l'Un tandis que les Grecs ont opté pour le désir mais réduit à sa forme de demande d'argent. L'Occident accumule les richesses et l'Islam reste à la dépense. Alors, on peut à la

lumière de concepts psychanalytiques expliquer ce qui nous arrive ou ce que cela va donner. C'est ça la contribution de la psychanalyse à l'heure actuelle. Et pour cela il faut que les psychanalystes se réunissent non pas pour former des analystes mais pour un travail proprement scientifique.

**J.-R. F. :** Faire un travail scientifique mais pas se prendre pour des scientifiques.